



D'UN MOIS A L'AUTRE



PAR DAMASE POTVIN

Le livre innombrable.—A propos de notre futur musée d'histoire naturelle.—Couronnement à l'enseignement des beaux arts.

“Dans cinquante ans”, disait, un jour, Alphonse Daudet, “il n'y aura pas un seul Français qui n'ait fait un livre”. Le grand romancier prophète voyait grossir l'énorme vague de littérature qui déferle sur le monde. Il semblait, il est vrai, s'en réjouir modérément, mais il considérait que le mal—si c'en est un—est inévitable.

Le goût d'écrire se développe avec la culture. Il naît aussi de l'esprit d'imitation; il a, enfin, pour cause déterminante, le désir de la gloire et, aussi, l'espoir d'un gain.

De tous ces mobiles réunis résulte la formidable poussée livres que.

Et cette poussée est générale, universelle. Depuis les plus grands, nobles et millionnaires, jusqu'aux plus petites gens, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis, chez nous, au Canada, et, plus particulièrement dans notre Canada français, ici, ailleurs, partout, chacun se pique d'écrire, chacun écrit. Les “nouveaux parus” pullulent à la devanture des librairies qui font des affaires d'or.....

Est-ce que, vraiment, pullulent aussi les écrivains! “That's the question”.....

A quels signes précis, du reste, se reconnaît un écrivain? Les médecins se comptent, les notaires aussi; les avocats ne se comptent plus; mais encore faut-il qu'ils aient passé une licence, et alors, l'on peut en dresser la statistique. La carrière littéraire, seule, est la “grande hospitalière” dont a parlé Sainte-Beuve. Elle n'exige point de licence ni de certificat. Le premier venu peut y entrer à son gré; et il se meut dans la carrière suivant sa taille, sa force, son habileté..... A première vue, cela semble si facile!.....

“Souvent”, disait, un jour, le Bonhomme Chrysale, dans les Annales, “la littérature sert de distraction, de détente, d'intermède à des personnes, par ailleurs très occupées. D'autres en attendent un supplément de gain. D'autres, enfin, riches, oisives, s'y adonnent comme à un sport agréable et distingué. Il leur plaît de se payer d'un petit livre, publié sous leur nom, comme d'un bijou, moins banal qu'une épingle à cravate ou qu'un collier. Et cette joie orgueilleuse de se voir imprimé est envore, à bien considérer, un hommage aux belles lettres”.

“Le plaisir de se voir imprimé”, voilà bien, assurément, le principal des mobiles qui poussent à “publier” la plupart des auteurs de chez nous; en tout cas, ce n'est pas l'espoir “d'un supplément de gain” ni une “distraction” ni un “sport agréable” de millionnaire.

Et, justement, ces réflexions, encore que décevantes, me sont venues alors que je finissais de parcourir la liste des quelque soixante-dix ouvrages—autant d'auteurs—soumis au jury du Concours de Littérature du gouvernement provincial, au commencement du mois d'avril.

Je crois qu'à tout prendre, il serait à souhaiter que tous les auteurs fussent poussés par ce nouveau motif d'écrire; c'est, à notre sens, le meilleur, le plus puissant, le plus prometteur de bonne littérature puisqu'il force, grâce à l'aiguillon de la concurrence, à faire mieux que les autres, et ce sera là le grand mérite du Mécènes, non d'un seul, mais de tous, l'honorable M. L.-A. David, qui, dans ce sens, en instituant le Grand Prix de Littérature, aura fait beaucoup pour l'amélioration de nos lettres; il a établi la concurrence, stimulant à la fois de la quantité et de la qualité. Car, contrairement à ce qui se passe dans le commerce des denrées, la concurrence, dans la production littéraire, loin de faire baisser les prix, les fera monter en raison directe de la qualité du produit.

—o—

En attendant que le gouvernement ait pris une décision formelle en ce qui regarde l'endroit où sera situé le futur musée d'art et d'histoire naturelle de Québec pour lequel, comme l'on sait, une somme de \$150,000 a été votée par le Parlement au cours de la dernière session, la question de l'emplacement de ce musée sera toujours de l'actualité. On en parle en divers milieux et l'on se demande, non sans un certain sentiment d'impatience, où sera établi le musée de Québec!.....

Il paraît que, très prochainement, le Secrétaire de la province fera disparaître ce motif d'anxiété.

Nous ne voulons pas nous attarder à discuter, ni même à énumérer les opinions qui ont été exprimées déjà à ce sujet. Nous ferons seulement remarquer que l'opinion générale semble que le musée soit établi dans le Parc des Champs de Bataille Nationaux. Déjà trois sociétés locales, de caractère scientifique, artistique et littéraire, ont exprimé des vœux à cet effet, de même que le président de la Commission des Champs de Bataille. La Société des Arts, Sciences et Lettres a été la première des sociétés à passer une résolution dans ce sens; la “Historical and Literary Society” a suivi, puis la Société d'Histoire Naturelle Provancher.

Il est incontestable qu'un musée d'histoire naturelle doit être, de préférence, situé dans un endroit déserté; en tout cas, en dehors de la poussière et du bruit de la ville. Il favorise ainsi plus facilement le but, qu'il vise et qu'il veut atteindre. Et il convient, ici, croyons-nous, d'indiquer cet objectif du musée d'histoire naturelle. Il est double; d'un côté, réunir et offrir aux chercheurs, les matériaux nécessaires à la production scientifique; de l'autre, populariser la science et instruire en présentant convenablement au public les plus typiques et les plus suggestifs de ces matériaux. Si bien qu'un musée d'histoire naturelle devrait se composer de deux parties, l'une réservée aux recherches et renfermant toutes les collections en voie de classement ou classées, l'autre, populaire, largement ouverte au public et limitée à un certain nombre de spécimens dont la présentation et le choix donneraient aux visiteurs une idée suffisamment exacte des richesses de la nature.

C'est, au reste, ce double objectif, du musée d'histoire naturelle que développait, naguère, d'une façon bien intéressante, un membre de l'Institut de France, M. E.-L. Bouvier, dans un article publié dans Les Annales.

M. Bouvier faisait toutefois remarquer que cet idéal du musée pouvait être assez difficilement réalisable à cause des vastes espaces et des dépenses nécessitées par le double emploi. Aussi n'en demandons-nous pas tant. Que notre futur musée soit, dans la pratique, d'un système mixte, c'est-à-dire que la partie des matériaux propres aux recherches prennent place à côté des pièces préparées spécialement pour l'instruction du public et nous serons satisfaits, mais à condition que nous ne soyons pas distraits dans nos visites des boîtes aux insectes, des tiroirs aux coquillages, des bocaux aux vermicelles ou autre espèces molles, des herbiers, des montres d'oiseaux, etc., par les mille bruits plus ou moins harmonieux de la rue, par les tourbillons de poussière qui montent des encoignures et les relents de chaleur humide que soulève l'arrosage de l'asphalte.

Et pour éviter ces inconvénients, le musée doit être placé au milieu de la verdure d'un parc et sous l'ombrage frais des grands arbres où, vivants, chantant, bourdonnent et bruissent, les descendants de ceux qui ont subi l'outrage de l'empaillage et dont nous étudions la délicate anatomie sous les globes.

—o—

L'honorable M. L.-A. David, Secrétaire de la province, vient de voir couronner la grande œuvre qu'il a entreprise en faveur de l'enseignement des Beaux-Arts dans la province de Québec, en allant recevoir au débarqué du paquebot, à New-York, M. Emmanuel Fougerat, peintre déjà célèbre